

## **LA RENAISSANCE DE L'ABBAYE. TÉMOIGNAGE SUR LA VIE FRANCISCAIN A LONGEVILLE-LÈS-SAINT-AVOLD EN 1928**

Mon admiration est grande et ma gratitude inconditionnelle à l'endroit de tous ceux qui se sont évertués à éclairer quelque peu les origines de l'abbaye de Longeville, qui nous ramènent vers les débuts du monachisme en Lorraine.

Je me doutais un peu - mais si peu - en foulant les vieilles dalles usées du cloître que l'histoire de ce monastère avait connu des périodes si déterminantes, des enjeux politiques et religieux, qui permettent de percevoir le jeu des ombres et des lumières. Je me doutais encore moins, à l'époque déjà lointaine pour un homme d'aujourd'hui - 1928 - que le jeune novice franciscain d'alors serait un jour appelé à continuer, après Migne, l'œuvre glorieuse des bénédictins de Saint-Germain-des-Prés, dont les racines plongent en l'abbaye Saint-Vanne de Verdun, souvent évoquée ici.

Longeville n'est pas le seul exemple où la vie bénédictine a connu un prolongement franciscain. Le premier sanctuaire de l'Ordre - la Portioncule - n'appartenait-il pas déjà à la même famille bénédictine ? Il serait facile de multiplier les exemples en France et hors de nos frontières.

### **1. Le retour des Franciscains en Lorraine (1888)**

Les historiens connaissent la place en Lorraine des frères mineurs, tantôt appelés cordeliers, observants, récollets (comme à Metz qui a conservé un couvent), ou encore capucins : Metz, Nancy, plus près de nous, Sierck (1628), Boulay (1700), Hombourg-Haut (1747)<sup>(1)</sup>.

Il aura fallu près de cent ans, après la Révolution Française, pour voir revenir l'Ordre franciscain dans l'Est de la France. Nous fêterons en 1988 le premier centenaire de ce retour et de cette restauration : 28 janvier 1888.

C'est le Père Calixte Albert, ancien curé du diocèse de Metz, qui après son noviciat à Brandy, d'abord supérieur à Saint-Brieuc, vint préparer la restauration à Metz, rue Marchant, en 1888. Le développement de la jeune fondation souffrit beaucoup de l'annexion de la Moselle à l'Allemagne : l'administration était tâtilonne et limitait le nombre des religieux. De surcroît, le gouvernement central de l'Ordre, en 1899, incorpora d'autorité le couvent de Metz à la province allemande de Fulda.

1) Pour une vue d'ensemble, on pourra se reporter à l'article de Clément Schmitt, « Notes pour l'histoire franciscaine de Lorraine », dans *Archivum Franciscanum Historicum*, Année 80, 1987, p. 442-461.

Ces conditions rendirent difficile l'afflux de nouvelles vocations, les jeunes gens de la région répugnant à partir faire leurs études en Allemagne. Nombreux étaient ceux qui préférèrent partir en France et y rejoindre une communauté franciscaine. Ainsi Mgr Schang, futur vicaire apostolique en Chine. On en comptait 49, en 1928.

Malgré ces difficultés, les Franciscains de Metz, fortement soutenus et défendus devant l'autorité allemande par l'évêque de Metz, Mgr Benzler, cherchèrent à se développer et reçurent la charge de la maison de Longeville-lès-Saint-Avold. Ils y entrèrent le 28 mars 1905.

Il est sans doute utile de rappeler que l'abbaye avait été achetée, à la Révolution Française, par un cultivateur de Cattenom, Charles-Frédéric Durbach<sup>(2)</sup>. Le bâtiment resta en la dite famille, jusqu'en mars 1894, où il fut vendu à Claude Stein, boulanger à Stiring, pour la somme de 32 000 marks. Ce dernier le revendit à l'évêché, au prix de 80 000 marks<sup>(3)</sup>.

L'évêque allemand, Mgr Benzler, précédemment abbé de Maria-Laach, se réjouit de voir renaître la vie religieuse dans une ancienne abbaye de son Ordre<sup>(4)</sup>. Son autorité personnelle auprès de l'empereur lui permit d'aplanir bien des difficultés administratives. Faisant d'une pierre deux coups, il acquit l'ancien monastère pour le transformer en



Le couvent des Pères franciscains à Longeville-lès-Saint-Avold. État vers 1910.

2) Durbach était administrateur départemental. Il acquit l'abbaye pour 101 000 livres, détruisit l'église abbatiale et une aile du bâtiment (1792).

3) En 1893, la famille Durbach légua l'abbaye à une fille Cécile, épouse du comte de Lamberty. Ce dernier la mit en vente l'année suivante. Elle fut achetée par quatre Israélites, qui la revendirent à M. Claude Stein.

4) En 1752, il y avait encore quinze religieux à l'abbaye. Ceux-ci semblent avoir quitté les bâtiments en avril 1791. Le prieur claustral, dom Solver, retiré d'abord chez son frère à Saint-Avold, fut enfermé par les autorités départementales dans une maison de reclusion de prêtres (ancien couvent des capucins), où il mourut le 13 juin 1795, à l'âge de 75 ans.

maison de repos pour le clergé dont la charge pastorale était confiée aux fils de saint François. La communauté devait servir de cadre spirituel pour une « retraite » fructueuse.

Dans la première équipe, venue en 1905, nous trouvons, comme supérieur, un religieux allemand, qui ne resta qu'un an. Il fut remplacé, dès 1906, par le Père Materne Réderstorff, docte Alsacien, formé à Rome. Le P. Bernardin Bender, que nous reverrons bientôt, fut supérieur à son tour, de 1913 à 1919.

## **2. 1928 : Longeville devient maison de noviciat**

Dès 1913, les couvents franciscains de l'Est de la France annexée furent à nouveau détachés de la tutelle allemande et constitués en commissariat indépendant, avec le P. François Steiner comme premier supérieur provincial. Diverses maisons avaient été fondées, comme Bonne-Fontaine (1908), dans le diocèse de Metz, d'autres en Alsace. Ce développement fut un temps arrêté par la guerre de 1914-1918, où beaucoup de religieux furent mobilisés ou utilisés dans des services sanitaires.

Au lendemain de la guerre, l'ordre franciscain connut un singulier essor dans la région, sous l'impulsion du P. Paul Wolfersberger. Les maisons se multiplièrent, en Lorraine, en Alsace, au Luxembourg et même en Suisse. Ce développement exigeait une décentralisation. Le couvent de Metz avait les dimensions d'une abbaye bénédictine, avec un collège, un scolasticat, une imprimerie.

Même sans les novices, en 1928, la communauté messine comptait cinquante-sept religieux. La même année fut fondée une résidence à Strasbourg, pour favoriser les études universitaires. Il fut décidé de transférer la maison de noviciat de Metz à Longeville-lès-Saint-Avold.

Ce qui au départ va provoquer des changements dans la finalité même de la maison. Les prêtres « au repos » s'étaient fait de plus en plus rares. Il en restait deux, en 1928, M. Schösser, du diocèse de Metz, l'abbé Léon Kessler, qui mourra en 1932, du diocèse de Strasbourg. Ce dernier s'est acquis de durables mérites, en transcrivant des documents, puisés dans diverses archives ou bibliothèque, concernant l'abbaye de Longeville.

Je dois à la vérité d'avouer, que novice de la première fournée, ce transfert nous fit plutôt l'effet d'une douche froide : quitter la ville pour la campagne, de rat de ville redevenir rat des champs ne nous avait pas enthousiasmés. Heureusement qu'à l'époque nous avions des grâces d'aveuglement... et de soumission. Nous nous sommes dit qu'une année était vite passée. L'expérience va le montrer.

## **3. La vie franciscaine à Longeville, en 1928**

Le village, à l'époque, nous apparaissait comme « le bled ». Tout y dépayisait : un dialecte incompréhensible, l'afflux à la chapelle de femmes

en noir, sans âge; une église sans art, boîte à cigares, fonctionnelle, sans rien de plus. Une surenchère de dévotions populaires, peu exaltantes, même à l'époque.

### **La vie pauvre**

Les nuages n'ont de splendeur qu'à distance. L'abbaye de Longeville avait gardé une allure solennelle, prestigieuse. Les gens l'appelaient « Das Schloss », le château. En réalité, c'était une maison pauvre. Lors de l'incendie de 1937, la population prit pour la première fois conscience de la pauvreté réelle du couvent, de son ameublement rudimentaire, de l'absence totale de confort et presque d'hygiène.

Si le jardin potager permettait de nourrir la communauté, pour le reste, les religieux pratiquaient une stricte pauvreté : peu de livres, des cellules blanchies à la chaux, avec une paillasse pour la nuit, une chaise, une table, un broc et une cuvette pour les ablutions.

Prenant au pied de la lettre l'interdiction de monter à cheval, la communauté ne disposait pour tout véhicule que d'une charette, tirée par un mulet, qui lui n'avait pas fait vœu d'obéissance et n'en faisait qu'à sa tête. C'est en ce modeste équipage que nous avons tous été accueillis en gare de Saint-Avold, heureux encore de ne pas faire la route à pied.

### **La communauté**

On venait de nommer comme gardien, le titre officiel du supérieur, le P. Henri Diehly, à qui, paraît-il, Longeville a donné le nom d'une rue. C'était la crème des hommes, qui aurait tout donné, jusqu'à sa chemise. Que de souffrances n'a-t-il pas consolées, de pauvres gens, assistés.

Le Père Henri était timide. Ce qui expliquait sa raideur de militaire non démobilisé. Il nous impressionnait certainement plus par sa voix de stentor, qui remplirait une cathédrale, que par des idées originales ou des mots d'esprit.

Pour nous, novices, qui naturellement étions maladroits, chantions souvent faux, avions d'homériques fous rires, particulièrement à l'office divin, le P. Henri était l'indulgence même. Il aurait été incapable de faire du mal à une mouche. Nous le sentions terrorisé de devoir affronter un public, fût-il de novices, qu'il imaginait plus instruits que lui. Cet homme, finalement était une sorte de saint, en tout cas un véritable frère mineur.

A côté de lui nous avons, comme confesseur, le P. François Steiner, déjà rencontré, appelé autrefois à Metz, le Père-la-miséricorde, plus souvent le Père-la-prudence. Ce qui ne l'empêcha pas de tomber d'une chaise, au début du noviciat, et de se casser la clavicule.

C'était un homme modeste et effacé, même après avoir été supérieur provincial, un religieux exemplaire. Ses conférences spirituelles étaient

pleines de bon sens, plus que de mystique. Il aimait la vie recluse, silencieuse. Son grand regret était de n'être pas resté simple frère lai, toute sa vie. Fils de garde-forestier, il avait conservé le goût de la forêt, de la solitude. Il avait acquis dans son enfance une familiarité avec les oiseaux. Il était capable de les reconnaître à la première note. Il vous disait : voici un pinson, une mésange !

Sa passion était le confessionnal. Il était toujours disponible pour pénitents et pénitentes. Comme le prêtre dont parle le colonel Bramle, au meurtrier il eût dit : « Combien de fois, mon fils ? » – Dites un Notre Père et faites un bon acte de contrition.

### **3. La vie du noviciat**

L'installation du noviciat avait provoqué la nomination d'un nouveau maître des novices : le Père Bernardin Bender, qui avait déjà été supérieur du couvent de Longeville, avant la guerre. Il n'était donc pas inconnu de la population. On l'appelait communément : « le saint homme ».

#### **Le maître des novices**

Agé de 53 ans, il est évident que le maître était légèrement décalé par rapport à la nouvelle génération d'après-guerre. Un esprit nouveau commençait à souffler qu'il avait quelque mal à percevoir. Légèrement voûté, il faisait plus que son âge. Il aurait pu servir de modèle pour quelque statue d'abbé bénédictin du Moyen Âge. Un sourire adoucissait ses traits et exprimait une sensibilité raffinée, appréciée principalement des religieuses, toujours intuitives.

Comme les hommes de sa génération, le P. Bernardin n'avait qu'une formation sommaire, en théologie, à laquelle il suppléait par l'étude de bons auteurs, comme Mathias Scheeben, peu connu à l'époque. Faute d'être particulièrement instruit, il était intelligent, tolérant, bienveillant. Plus conférencier qu'orateur, sa parole était agréable et originale.

Il avait des candeurs, rapidement détectées et exploitées par les plus malicieux des novices. Elles n'étaient qu'une petite vérule sur un beau visage. Il maniait l'hyperbole au point d'en rire lui-même. Il faisait un usage excessif du mot « extraordinaire » dont il qualifiait facilement les autres.

Curieusement cet homme, qui le premier allait s'intéresser à l'histoire de l'abbaye de Longeville et provoquer des recherches, manquait de formation historique, plus encore, de sens critique. Il s'attachait facilement aux légendes. Il aurait facilement cru que l'abbaye remontait au grand saint Martin de Tours lui-même.

Tournure d'esprit plus que manque de formation, puisque les mêmes maîtres qui l'avaient instruit avaient préparé deux historiens, médiévistes de réputation internationale, les Pères Livier Oligier et Michel Bihl.

Le P. Bernardin ignorait les sources franciscaines. Au lieu de nous parler du Poverello et de ses écrits, il nous faisait un cours de vie spirituelle d'après un jésuite italien, Giovanni Baptista Scaramelli. Avec le recul du temps, je mesure tout ce qui a manqué à notre formation religieuse d'inspiration vraiment franciscaine, qu'il nous a fallu découvrir peu à peu.

Je ne pourrai pas faire l'inventaire de toute la communauté d'alors. Il est difficile de passer sous silence deux personnages particulièrement pittoresques : le frère Pascal Schweitzer, éternel clerc, jamais ordonné, original fieffé, qui cachait ses sous dans son vase de nuit et mettait des pissenlits à la statue de la Vierge. L'autre frère qui s'appelait Jean-Pierre Giolat, était originaire de Maxstadt. Condamné par les médecins, à l'âge de 18 ans, pour tuberculose, il se mit à étudier les plantes, qui le guérirent. On l'appelait le Père-la-tisane. Il mourut à l'âge de 92 ans.

### **Les novices**

Nous étions, en 1928, dix novices : sept convers, trois clercs. De ce nombre relativement élevé, je reste seul en vie. Les frères non étudiants étaient dans leur ensemble beaucoup plus âgés que nous. L'un avait même fait la guerre 1914-1918. A l'époque il avait 33 ans. Ce fut l'historien, le Père Oligier, qui nous donna l'habit, parce que son neveu était parmi nous.

Si la vie était assez austère, le rythme des saisons apportait ses variations et ses joies : l'automne, la cueillette des fruits, la fabrication du cidre, qui servait aux repas, les récoltes. L'hiver a été un des plus durs du siècle. Le thermomètre tomba à  $- 30^{\circ}$ . Je me souviens que cherchant l'eau à la fontaine du jardin, les gouttes tombées gelaient instantanément.

L'étang de la propriété était complètement gelé. Ce qui nous permit de mémorables parties de patinage. C'est peut-être le souvenir le plus merveilleux que j'ai conservé de cette année de probation.

L'année était coupée de fêtes : la Saint-Martin, comme il se devait était solennisée et permettait d'évoquer les racines monastiques du couvent. Noël était une fête intime; Pâques mettait fin à un carême assez astreignant. Le jour de la Fête-Dieu, les hommes avaient l'autorisation d'entrer dans le jardin du couvent, les femmes devaient attendre à la chapelle. La clôture était stricte à l'époque.

La Saint-Henri permettait de fêter notre supérieur. Le repas était soigné. Au dessert, on apporta même du mousseux. Le frère Pascal qui se disait expert - à force de fréquenter des presbytères - voulut ouvrir la bouteille. Elle explosa dans ses mains. C'était un tour que lui avaient joué les novices, en y mettant du jus de tomate fermenté. Ce fut une belle rigolade, qui dérida les plus austères. Je verrai toujours le pauvre frère, la bouteille presque vide en mains, qui ne comprenait pas qu'on lui avait joué un tour.

Hors des fêtes, la vie quotidienne apportait son lot de surprises. La récitation de l'office en latin exigeait des efforts, au début surtout. La prononciation de termes bizarres provoquait facilement des sourires, parfois des fous rires, au point qu'il nous fallait quitter le chœur un à un. Restaient les pères graves, qui terminaient l'office imperturbablement.

### **Le ministère des religieux**

Les novices n'avaient aucun contact avec l'extérieur. Je crois n'avoir connu aucune personne de Longeville, en dehors de la sœur du Père Henri, qui habitait « la petite tour ». C'est là que logeaient les dames, les rares jours de visite. On ne venait guère voir les novices que le jour de la vêtue et de la profession.

Le rayonnement de la communauté au-dehors était limité. Notre maître partait de temps à autre, rarement, prêcher quelque retraite à des religieuses. Au retour il aimait nous faire des confidences. Le P. Antoine Firdion, *socius* du Maître, secondait le curé de Faulquemont, les dimanches, et y prêchait une fois sur deux. Le Père Henri était le vicaire attitré de la paroisse de Longeville. Pour cette raison il y était connu comme le loup blanc, proche des humbles et des petites gens.

\*            \*  
                  \*

Telle était la vie des frères, dans la grisaille des jours. A près de soixante ans de distance, cette vie me paraît quelque peu irréelle, inconcevable même pour des novices d'aujourd'hui, que j'ai l'occasion de côtoyer actuellement tous les jours.

Il m'est avis que le changement survenu entre 1928 et 1987 était plus grand qu'entre la vie franciscaine et la tradition bénédictine, en 1750. J'ai peut-être insisté indûment sur les faiblesses, les limites d'une communauté vivant loin de la ville, dans le cadre restreint d'un gros village.

Je tiens néanmoins à rendre témoignage, malgré le décalage des générations et les changements survenus au cours d'un demi siècle, à la qualité des religieux qui ont guidé nos premiers pas; ils étaient sans doute différents des nouvelles générations et même de celle qu'ils ont formée, mais ce furent d'authentiques religieux, en qui le Poverello pouvait reconnaître ses fils.

A leur manière, ils ont écrit une page nouvelle, dans la longue histoire de la vie monastique, différente de celle des bénédictins, mais non pas moins fervente, page qui fait désormais partie du « Livre de vie ».

Père A.-G. HAMMAN